

“N.R.J. contre France-Musique”

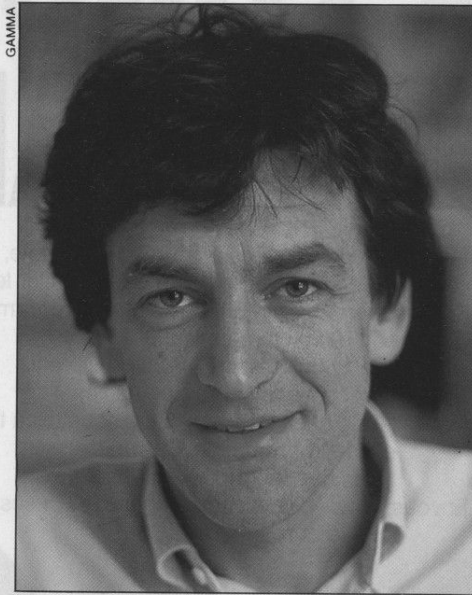


Ironiserons-nous plus longtemps sur les clichés qui grouillent dans tout ce qui se produit actuellement (même Sagan, me dit-on, verse dans le roman d'avant-guerre, elle qui, du moins, collait si bien à l'actualité !)? Nous moquerons-nous des tâtonnements culturels de cette *middle-class*, fille des usines, du paysannat et de l'ancienne classe moyenne, petits commerçants, artisans, etc., anéantis par le redéploiement de nos industries dans le tiers monde, et leur refonte interne ?

Cette *middle-class*, cadres plus ou moins supérieurs, employés de toutes sortes, services, espèce d'assomption du col bleu dans le col blanc, nous y appartenons nous-mêmes, écrivains, journalistes, ersatz d'intellectuels, et si nous en faisons la critique, n'est-ce pas pour tenter aussi de nous comprendre et pour en montrer, à travers ses ridicules, le pathétique. J'emprunte ce mot à Nabokov parlant des imbeciles de Flaubert. Car les crétiens mis en scène par Flaubert ne nous touchent autant, aujourd'hui encore, que parce qu'ils sont si bien les prototypes (à l'époque marginalisés, paumés, exclus) de cette classe sociale qui, avec nous tous, nous porte lentement, non vers le pouvoir, car celui-ci, économique avant tout, s'est dispersé avec l'anonymat croissant du capital, mais vers les postes clefs d'un demi-pouvoir, éparés, mal définissables, appartenant aux médias : parodie de pouvoir, car ces miettes ne nous sont jamais données que lorsque s'est achevé le festin. Ce ne sont plus que des rogatons de télévision qu'on nous sert, si déjà, avec la multiplication des chaînes, les professions médiatiques commencent à perdre tout prestige, comme les instituteurs, les profs, les médecins, jadis des notables, voient aujourd'hui leur image se dévaloriser. Léon Zitronne, un des derniers diplomates de la télé ! Rentrez aujourd'hui dans un studio : ça ressemble vraiment trop à une antichambre d'usine, crasseuse, désordonnée, et si triste ! Rien qui me donne autant le blues !

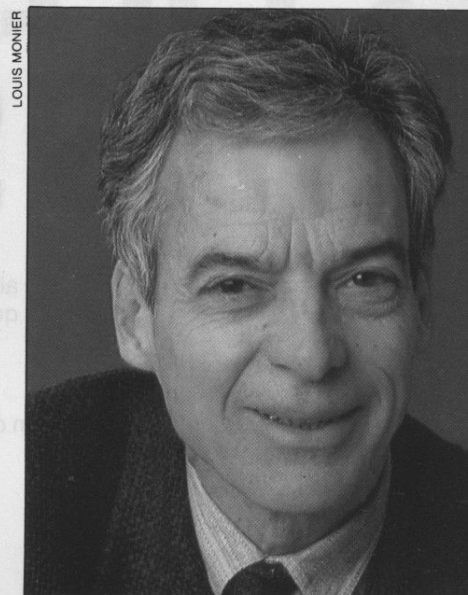
Tous ces signes, évidents à beaucoup, d'une décadence : auxquels il faut ajouter, ce qui est fondamental, un appauvrissement général de la langue, vocabulaire et syntaxe de plus en plus simplistes, assimilation du style écrit au langage parlé (Duras encore, mais point Céline qui veut « voler son bien » à la musique plus qu'à la parole !), au point que les grands éditeurs, et j'en ai fait la démonstration dans un précédent article, en arrivent à publier des livres écrits en véritable charabia.

Discours conservateur ? Réactionnaire ? Ou plutôt simple constatation de faits ?



Alain Finkelkraut : « La défaite de la pensée » (Gallimard). Dans le style rigoureux et élégant qui est le sien, Alain Finkelkraut tente à son tour de comprendre d'où vient le dérèglement dans les têtes. Par quel mystère, la zone géographique et historique qui a, en quelques milliers d'années, imaginé les plus grandes œuvres surgies de l'esprit humain a-t-elle pu prendre la proie pour l'ombre, la fausse culture en lieu et place de la vraie ? Pour l'auteur, la rupture s'opère inconsciemment à l'époque des Lumières. Raison et nature ne se laissent pas facilement atteler au même char. Le romantisme, réaction désordonnée à l'impérialisme de la raison, débouche inévitablement sur le culte du moi. Après le livre de Bloom, celui de Finkelkraut est sans doute le plus perspicace et le mieux écrit.

Toute civilisation connaît une période de croissance, un apogée, une décadence : nous y sommes. N'importe quel homme d'un peu de culture, et certes je n'ai aucune prétention à un grand savoir, peut le constater. Condamnez-moi à dix jours fermes d'*N.R.J.* et j'en deviendrai dingue, je crois. Et pourtant des dizaines de milliers de jeunes, *shootés* à la démagogie, sont descendus dans la rue pour défendre cette station, dont on voulait simplement baisser le taux de fréquence qui gênait *France-Musique*. C'est la classe cultivée d'aujourd'hui, les derniers clercs et demi-clercs, qui commence à se faire « parasiter » par la montée des barbares. Sidoine Apollinaire, poète du V^e siècle, tenait un discours d'une semblable amertume. Il se plaignait de la dégénérescence de la langue latine, comme on peut constater aujourd'hui celle du français. L'intelligence et la culture se réfugieront alors dans les monastères. Aux derniers mohicans du savoir occidental de ce temps de s'inventer des phalanstères : au couvent je préférerais quand même l'abbaye de Thélème. C'est un peu ce que propose Sollers dans son



Michel Henry : « la Barbarie » (Grasset). « La Barbarie » est un cas ; d'ordinaire, un vrai ouvrage philosophique se vend à quelques milliers d'exemplaires. Or « la Barbarie » a largement dépassé les 30 000. Les lecteurs français auraient-ils découvert les charmes du discours proprement philosophique ? Sans doute pas. Beaucoup ont acheté quelques-uns lu, le livre de Michel Henry, cause de son thème : la montée de la barbarie dans les sociétés modernes. Pour lui, le raz de marée actuel, dont la télévision pourrait être la vague la plus visible, commence avec ce qu'il appelle la rupture galliennienne. D'un côté la vie, les énigmes de l'être et de la mort, de l'autre la raison censée déchiffrer l'intégralité du monde. Beau livre, parfois contestable, qui annonce des lendemains « noirs comme de l'encre ».

Cœur absolu. Quand se répand la peste, on se réfugie derrière des murs épais, même moraux : histoire de se raconter d'immortelles histoires, entre quatre poilus et deux tondues vieillissants, un peu comme dans les romans de Brantôme ou Boccace.

Allons, allons, je fais de la littérature. On n'en est pas encore là ! Mais ça nous arrive, et à fond de train !

Les racines du mal ? Des analyses convergentes ont été faites, qui valent ce qu'elles valent, par des philosophes comme Adorno, des écrivains comme Orwell. « La société du spectacle » de Guy Debord revient à la mode. Tocqueville, nous l'avons dit, avait déjà jeté les premiers jalons d'une critique : le mal, que nous présentons ici de façon grossière, c'est la soumission croissante de la culture, de l'exigence intellectuelle, aux lois du marché, l'incapacité notoire de nos sociétés à diversifier la production culturelle, parce que peut-être et nous l'espérons, le phénomène est encore trop neuf pour elles (il est significatif